

# 10 textes

sur le rôle de la **langue française**

dans le développement de  
Montréal, métropole culturelle



Une publication Micro Culture





MICROCULTURE

Pour parler  
culture  
quartier  
par quartier

# MICRO CULTURE, C'EST...

- Une communauté vibrante où sont partagés opinions, questions, coups de cœur et projets liés au développement culturel dans les quartiers;
- Un pôle d'information et d'échange de choix pour les personnes intéressées par la notion de quartiers culturels;
- Une vitrine pour les initiatives culturelles et citoyennes locales et hyperlocales qui contribuent au dynamisme culturel et à la vitalité des quartiers, de Montréal et d'ailleurs;
- Un outil visant une meilleure compréhension des dynamiques culturelles propres aux localités et petits territoires.

Créé et administré par Culture Montréal, mouvement citoyen pour les arts et la culture,  
**Micro Culture est un outil d'expression et de participation citoyenne.**



MICROCULTURE

Pour parler  
culture  
quartier  
par quartier

# 10 x TEXTES

Le projet **Le Français en scène** de Culture Montréal a entrepris une réflexion sur le rôle de la langue française dans le développement de Montréal, métropole culturelle, incarnée dans tous ses quartiers.

Artistes, créateurs, producteurs, acteurs du développement culturel et citoyens amoureux des arts ont été invités à participer à cette conversation collective sur le français comme langue commune au cœur de la vie publique, qui permet à Montréal de se distinguer comme ville ouverte, plurielle et internationale.

- **Quels sont les engagements et les contributions du milieu culturel envers l'épanouissement du français dans l'espace public montréalais?**
- **Comment valoriser la place du français dans l'espace public à l'échelle des quartiers, ceci tout en reconnaissant l'apport de la diversité des expressions culturelles?**
- **Français, langue... d'échange, de travail, d'avenir, de rayonnement, de prospérité, de patrimoine commun : que représente cette unicité francophone nord-américaine pour notre vie culturelle?**



**MICROCULTURE**

Pour parler  
culture  
quartier  
par quartier



# 10 x TEXTES

Découvrez les textes de nos 10 contributeurs, dont :

- > **Alain Saulnier** – Professeur invité, DESS journalisme, Université de Montréal
  - Catherine Pogonat** – Animatrice radio / télévision
  - Patricia Perez** – Artiste et médiatrice culturelle
  - Josh Freed** – Écrivain et journaliste
  - Alain Chartrand** – Directeur général et artistique, Coup de cœur francophone
- + Commentez les textes et partagez vos réflexions! [microculture.ca](http://microculture.ca)



LES ARTS, LA LITTÉRATURE, LA CULTURE ET LE PATRIMOINE SONT DES TRANSMETTEURS DE LA LANGUE FRANÇAISE ET DES MOTEURS DE SON ACTUALISATION, DE SON DÉVELOPPEMENT, DE SON EXPRESSION ET DE SON PARTAGE PAR LES CITOYENS DE TOUTES ORIGINES ET CONDITIONS DANS LA CITÉ.



**CULTURE MONTRÉAL – Déclaration de principes**  
*Montréal, une métropole francophone, plurielle et internationale, octobre 2011.*



MICROCULTURE

Pour parler  
culture  
quartier  
par quartier

# LE FRANÇAIS EN SCÈNE 1

Alain Saulnier  
**MONTRÉAL, PARCE QUE...**

## « Pourquoi m'est-il si difficile de dire ce qu'est Montréal ? »

ALAIN SAULNIER

- Professeur invité, DESS journalisme  
Université de Montréal  
Membre du C.A. de Culture Montréal

Pourquoi m'est-il si difficile de dire ce qu'est Montréal?

On m'a proposé d'écrire 500 mots sur le sujet et j'efface plus de mots que je n'en écris.

Pourquoi?

Parce que Montréal est, de fait, la métropole culturelle des francophones d'Amérique.

Parce que Montréal est aussi la métropole culturelle des anglophones... de Montréal...

Parce que Montréal représente la grande inconnue de l'avenir des francophones du Québec.





Parce que le visage de ce Montréal francophone ne sera jamais assez rayonnant pour rassurer le Québec.

Parce que le Québec ne sera jamais le Québec sans Montréal.

Parce que les francophones et leurs élites éprouvent trop de gêne à célébrer Montréal comme métropole culturelle... des francophones.

Parce que je suis fier de la vitalité de cette culture francophone.

Parce que je suis aussi fier de la vitalité de cette culture « montréalaise » faite de sons anglos et francos.

Parce que j'aimerais que le Québec soit aussi fier de la grande culture mixte montréalaise que de la culture francophone tout court, tout en gardant confiance dans son avenir français.

Parce qu'avec les précautions appropriées, cette nouvelle culture ne constitue pas nécessairement une menace. Elle peut être porteuse d'avenir.





MICROCULTURE

Pour parler  
culture  
quartier  
par quartier

# LE FRANÇAIS EN SCÈNE 1

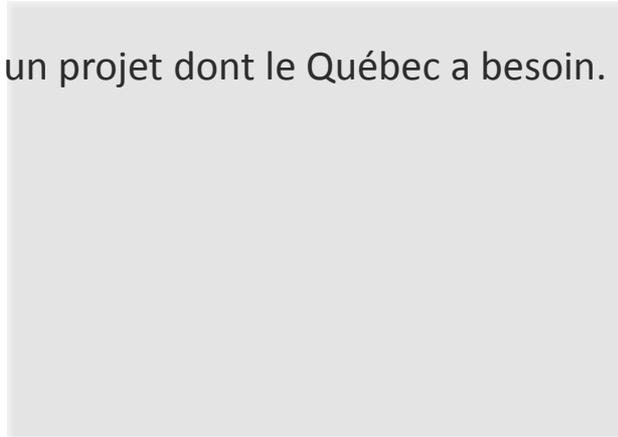
## Alain Saulnier MONTRÉAL, PARCE QUE...

Parce que, de plus en plus, francos et anglos peuvent plus que cohabiter. Ils vivent Montréal ensemble.

Parce que, de plus en plus, les nouveaux arrivants partagent avec nous ce rêve fou de faire rayonner cette culture de résistance des francophones d'Amérique, et que c'est bien ainsi.

Parce que Montréal n'est pas un pays, mais un projet dont le Québec a besoin.

Mon texte est terminé.





« *Parlons « monde » en français, fais que notre langage reflète nos cultures, nos activités quotidiennes... Fais que notre langue devienne la matrice de notre conscience collective.* »

PATRICIA PEREZ

- Artiste multidisciplinaire  
Médiatrice culturelle

Oh Québec...

Je fais parler mon cœur bouleversé... Celui qui entend dans ton discours une toute nouvelle façon de *speak white*, alors que je te parle *arc-en-ciel*, que je t'aime d'un amour inconditionnel, que je consacre toute une vie à déguster les mystères de ta parlure, à plonger à nouveau dans l'enfance accompagnée de tes contes et légendes, à découvrir tes délices du terroir, à visiter tes grandes plaines, tes beaux lacs, tes rivières et tes prairies... À me perdre dans tes bois et à me sucrer le bec de ta sève.

De saison en saison, je me laisse contaminer par ta force du renouveau et dans la joie, je dandine au rythme de tes cuillères et de tes bottes... J'apprivoise ton joual et je vis en toute tranquillité.

Oh Québec, tu m'as voulue... Tu m'as eue.





Désormais je suis artiste, médiatrice, mère et montréalaise... J'embrasse ta Révolution tranquille au moment où tu étais devenu moderne et ouvert vers le monde... Je suis à toi quand je déclame Nelligan, quand je parle dans la langue de Ducharme, quand je rigole dans l'univers de Tremblay. Pour mieux te découvrir, j'entreprends le voyage avec les yeux de Vigneault... Je suis tombée en amour avec ton prodige... Je suis devenue mère de tes enfants, nourricière, modèle et francophone.

Le sais-tu combien je t'aime?

Montre-toi dans ta parure, sois fier, assuré, sans peur... Montre-moi ta culture, donne-moi ta matière... Montre-moi les artistes, principaux concepteurs, les plus chauds diffuseurs d'un nouvel esprit d'ensemble. Viens vers moi, approche-toi de mes bancs d'école... Je suis là avec toi. Pour que tu me donnes les mots pour le dire, pour que tu me racontes de quoi tu es fait. Je suis là pour partager nos richesses et porter ensemble le poids de nos fardeaux. Fais de moi ta plus-value, ton complément...

Viens vers moi, fais de la place pour nous asseoir autour des récits de nos histoires, les petites et les grandes, les joyeuses et les tristes... Profitons de nos cultures pour tisser un avenir fléché par la joie de vivre ensemble.

Parlons « monde » en français, fais que notre langage reflète nos cultures, nos activités quotidiennes... Fais que notre langue devienne la matrice de notre conscience collective.



Sors-moi des statistiques, viens vers moi, déguste ma diversité. Que mon amour pour toi soit, désormais, l'avenir de nos enfants. Ne crains pas ma langue *arc-en-ciel* qui est riche, qui parle de toi, de mon quartier vers le monde.

Le sais-tu que pour t'aimer, il m'a fallu dépoussiérer ton histoire et les trésors de ta culture, celle que tu boudes depuis si longtemps?...

Te souviens-tu de cette histoire tranquille, qui nous ressemble et nous rassemble?...

Au présent, il est impératif non seulement de parler français, mais de se demander *de quoi on parle?* Je veux t'entendre... M'entends-tu, mon cher amour, m'entends-tu?

Oh mon amour, sois le compost de mon terreau et partageons la récolte! Parlons « monde »!





« Le français québécois, du direct à l'âme. »

JOANNE RACETTE  Citoyenne

Quand j'étais à l'école primaire lors d'une dictée, j'ai écrit le mot piano « piéno »; nous venions d'apprendre l'accent aigu et j'étais très fière de pouvoir l'incorporer dans la dictée. J'ai eu honte, honte de ma classe sociale ouvrière. Le français est l'expression de qui l'on est, d'où l'on vient, du présent et des espaces divers de communication.

Le français change.

Grâce au milieu, grâce à l'histoire, grâce aux cours de français, je ne sais pas. Je ne sais plus.

« Ton colisse de colisée » et « tabernik » entendu aux nouvelles, cela m'a fait chaud au cœur; **le français québécois, du direct à l'âme**. Il me manque. Le français québécois exprime une situation, une émotion, un contexte, une réalité, un point de vue. Il est très riche en peu de mots.





« *Je ne pouvais pas si simplement défaire l'unique élément qui construisait mon environnement et bâtissait mon inspiration : cette unicité linguistique qui faisait la source exacte de mon existence.* »

● FLORENT CONTI

Ma vie sur mon ordinateur consiste à constamment devoir aller dans « Fichier/Option/Langue/Français (Canada) » parce que mon traitement de texte surligne automatiquement en rouge tout ce que j'écris quand ce n'est pas dans la langue de sa conception, plus standard, elle. On m'a dit qu'il fallait que je change le réglage « par défaut », mais je n'avais aucune envie d'écrire mes livres avec un réglage « par défaut ». C'était assez difficile comme ça.

À ce moment-là de ma vie, où je ne recevais plus que des lettres préformatées de faireparts de refus d'éditeurs m'avouant tacitement qu'ils ne m'avaient pas lu par manque de temps et que ce n'était pas contre moi, je me suis dit qu'il me restait une solution. Si je ne parvenais pas à me faire une place ici, si je me trouvais constamment au mauvais endroit, je pouvais décider ne plus modifier les paramètres du traitement de texte.





Il me fallait quelque chose me permettant d'élargir mes horizons et mes velléités d'écriture sur ce continent où mon lectorat se réduisait à quelques millions de personnes, ce qui concrètement signifiait plutôt un maigre millier. Je devais me tourner vers l'ailleurs. Oui, c'était ça. Passer de l'autre côté. Raconter une histoire et ne pas être dérangé par le fait que ce serait seulement cette histoire qui importerait. Pas la forme. Pas la nuance. Pas la subtilité. Pas les inutiles embellissements. Mais le fond du récit. Le *raw*. Je connaissais de nombreuses *success stories* d'écrivains qui avaient franchi le pas de l'écriture dans une autre langue que la leur et qui avaient dépassé par la même occasion l'éternelle malédiction de l'écrivain québécois voué à ne jamais être assez exotique pour Paris et pas assez régional pour Trois-Pistoles.

Alors que j'avais décidé de me mettre au travail dans cette langue pratique et familière, dès que je m'enfargeais dans une phrase trop longue, j'éprouvais une horrible et constante sensation, non pas de trahir ma langue, mais d'un manque qui se manifestait à chaque début de chapitre, chaque description, chaque adjectif. Tous ces efforts pour finalement avoir l'impression de passer à côté d'une vie, moi qui avais entrepris tout cela pour ne pas rater la mienne. En fait, je réalisai que mon antimilitantisme culturel m'avait paradoxalement amené à militer à mon tour en me désappropriant ma langue.





C'était certes un beau projet artistique avec tout l'anticonformisme qu'un auteur raté voudrait avoir, mais cette révolte ne pouvait avoir lieu. Je ne pouvais pas si simplement défaire l'unique élément qui construisait mon environnement et bâtissait mon inspiration : cette unicité linguistique qui faisait la source exacte de mon existence. Je ne pouvais pas abandonner la seule arme dont je disposais afin de lutter contre moi-même, mais surtout afin de me comprendre. Comprendre qu'en écrivant dans cette langue, ce n'est pas contre le monde et tous ces « Autres » que je me dresse, mais pour eux. Pour leur dire que j'existe, et surtout qu'*ils* existent.





## UN AMOUR PARTAGÉ POUR LA CULTURE MADE AU QUÉBEC

« [...] *il est important de se souvenir que les langues ne s'excluent pas mutuellement, elles s'additionnent.* »

GUY RODGERS, Directeur général - ELAN

- (English Language Arts Network)  
Membre du C.A. de Culture Montréal

Il y a 40 ans, peu d'anglophones au Québec parlaient français, à part quelques exceptions comme les sœurs McGarrigle, Jim Corcoran et même Leonard Cohen. La Charte de la langue française a eu pour but de faire du français la langue publique du Québec. Dans le contexte enflammé des années 70 et 80, plus de 300 000 anglophones et allophones ont quitté le Québec. Cependant, il est resté 900 000 anglophones qui reconnaissent les bénéfices sociaux de partager une langue commune permettant à tous les citoyens de participer au dialogue public.

Trente-cinq ans après l'entrée en vigueur de la Charte de la langue française, la majorité des anglophones du Québec sont bilingues, et le taux de bilinguisme s'élève même à 80% chez les 15 à 24 ans. Phénomène intrigant : 50 % – la moitié – des Anglo-Québécois est en couple avec un ou une francophone. Cet engagement avec la langue et la culture francophone démontre une profonde transformation chez les Anglo-Québécois qui comprennent fort bien que la langue française est en situation de fragilité, dans un Québec entouré par plus de 300 millions de personnes qui parlent l'anglais, la nouvelle lingua franca internationale. >



## UN AMOUR PARTAGÉ POUR LA CULTURE MADE AU QUÉBEC

Mais il faut faire la part des choses entre le rouleau compresseur de la langue anglaise, qui arrive de l'extérieur du Québec, et la réalité chez nous. Même si tous les anglophones quittaient le Québec aujourd'hui dans un grand exode d'envergure biblique, il y aurait demain matin autant de films hollywoodiens, autant de musique américaine, autant d'internet, autant de touristes de langue anglaise et autant d'affiches de corporations multinationales de style Future Shop, Best Buy et Second Cup.

La langue française est la langue de la majorité au Québec, mais elle est minoritaire en Amérique du Nord. Pour la langue anglaise, c'est l'inverse. Au Québec, les anglophones sont une minorité dans une minorité. Il y a donc deux communautés qui se sentent vulnérables et inquiètes face à leur avenir. Heureusement, aujourd'hui nous sommes plus nombreux que jamais à partager une langue publique : le français.



## UN AMOUR PARTAGÉ POUR LA CULTURE MADE AU QUÉBEC

Alors, il faut s'en servir pour se parler, pour mieux se connaître. Au mois de mars 2013, ELAN a lancé un nouveau site web qui présente une agrégation de couverture médiatique sur les artistes anglo-québécois. *Made au Québec* ([made-au-quebec.com](http://made-au-quebec.com)) a été conçu en français afin de mieux présenter les succès nationaux et internationaux des artistes québécois de langue anglaise à nos voisins francophones. Comme Québécois, nous partageons tous un amour pour les arts, les artistes et la culture *made au Québec*.



Quand Arcade Fire a remporté le Grammy du meilleur album de l'année, des millions de téléspectateurs ont entendu le groupe déclarer : « Merci Montréal! ». Tous les Québécois étaient fiers de ce succès. L'Assemblée nationale a voté à l'unanimité une motion pour célébrer « la contribution de nos artistes francophones et anglophones pour la propagation de la culture québécoise sur la scène internationale ». Il faut continuer de valoriser le français comme langue publique au Québec, mais il est important de se souvenir que les langues ne s'excluent pas mutuellement, elles s'additionnent. Il y a de nombreux bénéfices, surtout dans un contexte international, à posséder plus d'une langue.



« *Cela pose le défi de bâtir un vocabulaire qui nous est propre, qui colle à notre art.* »

Groupe RUBBERBANDance

- Compagnie de danse contemporaine

Il est vrai que la danse ne s'exprime pas par des mots. Cependant, la langue revêt une importance toute particulière pour nous.

Après dix ans de création en marge des styles de danse établis, le Groupe RUBBERBANDance (RBDG) a acquis une solide réputation grâce au caractère innovateur et à la qualité de son travail. Étant à l'avant-scène de cette nouvelle tendance, nous constatons que le public, les diffuseurs et même les journalistes ne savent pas comment décrire notre travail. Si notre style est parfois qualifié de « break contemporain », un genre aux influences de hip-hop et de danses urbaines, les mots utilisés pour décrire ce que nous faisons échouent souvent à l'exprimer avec justesse.



C'est pourquoi nous avons à cœur d'améliorer la stratégie et la qualité de nos communications. Notre façon de parler de notre travail est cruciale et nous y accordons beaucoup d'importance. Bien que nous soyons basés à Montréal et que nous tournions beaucoup à l'étranger, chacune de nos œuvres fait le tour de la province de Québec; communiquer adéquatement avec les diffuseurs et le public québécois est donc impératif pour nous, d'où l'importance que nous accordons à la langue française.

Cela pose le défi de bâtir un vocabulaire qui nous est propre, qui colle à notre art et qui puisse le décrire de manière vivante et exacte.





LA LANGUE EST LE FILTRE PAR LEQUEL NOUS  
CONCEVONS ET ENTRONS EN CONTACT AVEC LE  
MONDE, LE VÉHICULE DE COMMUNICATION PAR  
LEQUEL S'EXPRIME L'IDENTITÉ D'UN PEUPLE, D'UNE  
NATION, D'UNE SOCIÉTÉ OU D'UNE COMMUNAUTÉ.



**ORGANISATION INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE**

*Les références culturelles, Forum mondial de la langue  
française 2012.*



« La langue a une vie qui se superpose à celle d'une ville [...] »

LETICIA TRANDAFIR

- Étudiante - Communications  
Université Concordia

Le français... lieu de passions et de débats qui ne sauraient rendre la langue plus vivante. Carrefour de l'identité, des émotions, de la culture de Montréal.

Les touristes viennent à Montréal, car le français y est personnifié, il lui donne son cachet et sa confluence artistique. Les mots, comme l'a dit Bernard Pivot, sont des « êtres vivants ». Les mots ont une vie propre; certains mots sont voués à l'obsolescence faute d'être usités, remplacés par des néologismes et autres enfants de leur temps.

La langue est comme un organisme vivant et nous devrions nous attrister de la même façon et avec le même dépit envers la perte des mots d'une langue qu'envers la dégradation de l'environnement. Plus encore, envers la perte des manifestations d'une langue.



Garder une langue riche et vivante, je vois cela comme un projet d'urbanisme où les mots se retrouveraient partout, où la mémoire de la langue serait inscrite dans la charpente de la ville. Déjà, une ville, quelle qu'elle soit, est façonnée par ses mots : le nom des rues, des places, des monuments. La langue a une vie qui se superpose à celle d'une ville, non pas en palimpseste, mais en un tissage très serré dont les fils qui représentent la langue et la ville sont impossibles à différencier les uns des autres.

Le projet que j'entrevois pour l'espace public montréalais serait d'étaler notre littérature québécoise, mais aussi celle de la francophonie au sens large, sur les murs et les trottoirs de la ville. Financer des projets de poésie publique, inscrire des pages de romans sur les bâtiments... que les parcs deviennent des bibliothèques et que la langue française, dans ses expressions les plus diverses, soit rendue publique et disponible.

Ce serait ainsi faire étalage de notre fierté, la langue, et la rendre accessible au sens le plus littéral et littéraire. La rendre matérielle et tangible, visible et lisible partout, à l'exemple du *Tango de Montréal* de Gérald Godin, imprimé sur un bâtiment à la sortie du métro Mont-Royal.

Et si cela devenait la norme? Et si tous les bâtiments étaient vêtus de notre langue?  
La langue ne pourrait que mieux s'en porter.





« *Écouter ces jeunes gens intelligents, compatissants, ouverts,  
s'exprimer dans les deux langues me rappelle mon Montréal et  
les raisons pour lesquelles je suis heureux de vivre ici.* »

JOSH FREED

● Écrivain  
Journaliste

Il m'a récemment été donné de passer la soirée dans une oasis de paix linguistique, loin des querelles du projet de loi 14, du pinaillage des inspecteurs de la langue, des anglophones fulminants, des autrephones épuisés et des chicanes à n'en plus finir pour déterminer s'il faut dire « bonjour, *hi* » ou s'en tenir au langage des signes.

Non, je n'étais pas en Ontario, mais au cœur du Quartier Latin, à l'extrémité sud de la rue Saint-Denis, où j'assistais aux discussions mensuelles d'un groupe appelé « Génération d'idées », qui réunit des jeunes dans la vingtaine et dans la trentaine.

Au cours des dernier mois, les sujets de discussion n'ont pas manqué et le groupe s'en est donné à cœur joie sur la commission Charbonneau, le système juridique du Québec et les grèves étudiantes. Mais ce soir-là, l'échange porte sur les récentes tensions linguistiques... et je suis parmi les invités. >



L'assemblée se compose d'environ quarante-cinq personnes provenant d'horizons divers : diplômés, travailleurs communautaires, avocats, fonctionnaires et autres. Ce sont pour la plupart des francophones, mais je remarque tout de même la présence de quelques anglos. Il s'agit en somme d'une fenêtre grande ouverte sur une jeunesse québécoise dont nous n'entendons pas souvent parler – et c'est dommage.

Les participants se répartissent en sept petits groupes de discussion où l'on s'exprime surtout en français, mais beaucoup en anglais également. Chaque groupe en arrive à présenter ses propres suggestions en vue d'atténuer les tensions linguistiques. En fait, bien des propositions se recourent et j'avoue qu'elles m'étonnent.

Les jeunes anglos (et allophones) sont tous bilingues et se disent fiers d'habiter une ville francophone. Mais ils sont troublés par les récentes tensions linguistiques, par le fait « de trop entendre parler des gens qui se situent aux extrêmes. »



Certains francophones font part de situations frustrantes où ils ont eu de la difficulté à se faire servir en français, surtout à l'ouest de la ville, par des immigrants de fraîche date qui baragouinent à peine leur langue. Pourtant, contrairement à notre gouvernement, ces jeunes ne croient pas que la solution consiste à resserrer les lois au chapitre linguistique. Ils estiment plutôt qu'il y aurait lieu de multiplier les cours de langue et de faire preuve d'une plus grande patience. Comme le souligne une participante :

« Il faut moins de coercition et plus d'encouragement si nous voulons que les nouveaux arrivants aiment le français et ne le prennent pas en aversion. »

Presque tous les groupes proposent la mise sur pied de programmes d'échanges entre anglophones et francophones afin de nous aider à mieux nous comprendre... « Plus nous avons l'occasion de faire connaissance et de nous parler, plus nous constatons nos similitudes », concluent-ils.

Les participants souhaitent également des échanges entre Montréal et les régions « afin que [les gens des régions] puissent voir que nous ne sommes pas les démons qu'ils imaginent. Montréal est formidable quand on y habite – et qu'on ne fait pas que lire ce qu'en disent les journaux ».



« Pourquoi est-ce qu'on entend toujours parler de ce qui nous sépare plutôt que de ce que nous avons en commun? » demande un étudiant anglophone de vingt-cinq ans.

Un francophone barbu, jeune trentaine, propose :

« Mettons l'accent sur les aspects positifs de notre ville et non pas sur les aspects négatifs. Nous ne manifestons pas suffisamment de fierté à l'égard de notre cohabitation bilingue dans une ville francophone. C'est unique! »

Lorsqu'on leur demande de citer des modèles sur le plan linguistique, je suis de nouveau étonné de les entendre nommer l'humoriste Sugar Sammy et puis Jack Layton, que tous admirent parce qu'il « a prouvé qu'on n'a pas à être francophone pour se soucier du français ».

>



Écouter ces jeunes gens intelligents, compatissants, ouverts, s'exprimer dans les deux langues me rappelle mon Montréal et les raisons pour lesquelles je suis heureux de vivre ici.

La seule mauvaise expérience personnelle qui me soit arrivée de toute ma vie avec un francophone me revient également à l'esprit. Je m'étais fait traiter de « maudit anglais » et tabasser par une dure à cuire du nom de Lisette qui m'avait volé mon vélo. J'avais douze ans et elle, quatorze. C'est la seule francophone avec laquelle j'ai eu un affrontement, malgré le fait que depuis des décennies, j'entends parler de la « guerre linguistique » dans les journaux. Voilà d'ailleurs qui confirme ma vieille conviction : à Montréal, les rapports entre l'anglais et le français sont excellents en pratique, mais non en théorie.

Alors, il ne nous reste qu'à maintenir la pratique. La théorie finira bien par suivre!



*Texte originalement publié dans The Gazette le 7 avril 2013.*

<http://www.montrealgazette.com/life/Josh+Freed+Language+peace+around/8203179/story.html>



« *Je vous adresse cette lettre parce que, parfois,  
j'ai mal à mon français et à mon anglais. À mon Est et à mon Ouest.* »

CATHERINE POGONAT

- Animatrice de radio (Espace Musique)  
et de télévision (Mange ta ville)

Mes deux solitudes,

Je vous adresse cette lettre parce que, parfois, j'ai mal à mon français et à mon anglais. À mon Est et à mon Ouest. Parce que je vous porte en moi, mes deux solitudes, comme des stigmates. Je vous arbore, telles les cicatrices d'une époque révolue. Comme les vestiges d'un amour compliqué. Comme un tatouage de l'histoire de ma ville. Une ville qui, depuis si longtemps, vit avec son fait français et son fait anglais, deux réalités qui se sont trop souvent battues. Existez-vous encore, mes deux solitudes? Vous êtes-vous enfin rencontrées et réconciliées?

Pour la jeune génération, c'est clair, vous n'existez pas. Vous cohabitez si bien en 2011, la frontière qui vous séparait est devenue si floue, que vous ne faites plus qu'un désormais. Les jeunes francophones ne se sentent plus aussi menacés qu'autrefois. Et les jeunes anglophones trouvent que le français est une richesse plus qu'une tare. Pour la nouvelle génération de Montréalais, vous formez un grand tout, qui comprend la multitude de communautés qui cohabitent dans la métropole.





Je me souviens qu'il y a plusieurs années un grand vide séparait les scènes musicales anglophones et francophones. Ces deux mondes ne se côtoyaient à peu près pas et vivaient en parallèle dans la même ville. Aujourd'hui, les Karkwa et Patrick Watson chantent à l'unisson, et Arcade Fire et Malajube partagent une seule et même scène. Peu importe la langue qu'on parle, on fréquente les mêmes cafés, les mêmes bars, les mêmes galeries d'art et on danse sur les mêmes musiques. Notre vie culturelle est aujourd'hui bilingue, et les échanges entre artistes de langue maternelle différente sont nombreux.

Mais, si on regarde la vérité en pleine face, les douloureux souvenirs du speak white et des différences sociales et économiques entre anglos et francos créent encore quelques remous. Le groupe Arcade Fire gagne le Grammy de l'album de l'année? Il s'en trouve encore pour crier que ce ne sont pas de vrais Québécois, et qu'ils ne parlent pas vraiment français. L'éternel débat sur la présence d'artistes anglophones aux fêtes de la Saint-Jean-Baptiste perdure lui aussi. Et de l'autre côté de la palissade, des francophones sont quotidiennement échaudés par des vendeurs ou serveurs unilingues anglais dans certains commerces du boulevard Saint-Laurent ou de l'ouest de la ville. Les insatisfactions de part et d'autres montrent bien qu'on n'a toujours pas enterré la hache de guerre.



MICROCULTURE

Pour parler  
culture  
quartier  
par quartier

# LE FRANÇAIS EN SCÈNE

Catherine Pogonat  
**LETTRE À MES DEUX SOLITUDES**

Et si, à l'image de la scène culturelle qui ne rechigne pas à troquer la langue de Shakespeare pour la langue de Molière (et vice-versa), on se donnait comme défi de devenir une vraie nation francophone ouverte à toutes les autres réalités linguistiques? Si on se rêvait bilingues? Si, plutôt que de maintenir une tension, une barrière linguistique, on acceptait que Montréal soit une ville unique parce que multiple? Qu'elle soit riche et singulière puisque francophone, oui, mais également mélangée, métissée, bigarrée.

Je suis pour l'inclusion d'artistes anglophones dans les célébrations de notre fête nationale. Parce qu'ils font partie de notre culture, à part entière. Mais, pour ce faire, les anglophones doivent aussi faire le choix de s'exprimer en français s'ils veulent bien vivre à Montréal, la métropole francophone d'Amérique.

Dans mes rêves, vous n'êtes pas deux « solitudes ». Parce que quand on est deux, on n'est plus seul. Et à deux, c'est toujours mieux...



*Texte publié dans le numéro d'été 2011 du magazine MONTRÉAL CENTRE\_VILLE, produit par TVA Studio pour Destination centre-ville.*



« *L'air de rien, la chanson demeure un porte-étendard flamboyant de cette francophonie plurielle.* »

ALAIN CHARTRAND

- Directeur général et artistique  
Coup de cœur francophone

Tel un caméléon sur une jupe écossaise, la chanson adopte tous nos motifs. Art populaire par excellence, elle porte nos couleurs et nos signes distinctifs. Quels que soient l'âge, le statut social ou la manière dont on l'écoute, nous y sommes tous abonnés. Elle nous ressemble et nous rassemble. C'est un miroir de poche, nous dit Gilles Vigneault.

Complice des accents de la francophonie d'ici et d'ailleurs, la chanson en est l'une des plus redoutables gardiennes. En tant qu'observateur privilégié, c'est ce que j'ai pu constater depuis que le festival que je dirige s'est mis à naviguer. Ancré à Montréal depuis sa création en 1987, c'est en 1992 que Coup de cœur a pris le large afin de faire voyager la chanson au fil des courants de la francophonie canadienne.

Maintenant, chaque année, il présente 200 spectacles en français dans plus de 40 villes d'un océan à l'autre et... à l'autre.

>



# LE FRANÇAIS EN SCÈNE

## Alain Chartrand SOLITAIRE OU SOLIDAIRE?

À ce propos, la journaliste Anne Richer de *La Presse* écrivait : « L'événement annuel consacré à la chanson francophone a réussi là où la politique échoue parfois : transmettre des valeurs francophones d'un océan à l'autre ».

Développé et réalisé en étroite collaboration avec l'ensemble des communautés francophones, Coup de cœur francophone m'a permis d'aller à leur rencontre et de comprendre leurs réalités qui, tout comme leurs accents, diffèrent les unes des autres. Chose certaine, ces communautés partagent un même défi, celui de préserver leur langue. Un solide défi sachant que pour y arriver, ça tient parfois du sport extrême.

C'est le plaisir de partager et de faire voyager la chanson qui m'a fait connaître cette réalité peuplée de fervents passionnés qui s'emploient à défendre le droit de vivre, de rêver et de chanter en français. L'air de rien, la chanson demeure un porte-étendard flamboyant de cette francophonie plurielle.

De ce fait, les Français comparent souvent le Québec à un village gaulois. Peut-être, mais j'ai appris avec Coup de cœur francophone qu'à ce chapitre, il y a encore plus Gaulois que nous et qu'entre résistants, il m'apparaît essentiel de demeurer solidaire.

Solitaire ou solidaire ? Mon choix est fait.





**MICROCULTURE**

Pour parler  
culture  
quartier  
par quartier

Commentez ces textes et partagez vos réflexions!

**microculture**

**.ca**



# MERCI

à tous ceux qui ont contribué!

Micro Culture est une initiative de Culture Montréal rendue possible grâce au soutien de la Conférence régionale des élus de Montréal (CRÉ).

